

qui vive

1

Jean-Louis Bédouin

QUI VIVE

René Reboul

AUJOURD'HUI PLUS QUE JAMAIS

Jean-Louis Bédouin

PREMIÈRES APPARITIONS DES MÉCANIQUES
A BRAS LE CORPS

Claude Tarnaud

DE L'AUTRE COTÉ DU PONT

Marc Bancquart

UN SIXIÈME SENS

RÉDACTION DES CAHIERS

24 QUAI DU LOUVRE

PARIS

REPRODUCTIONS

PORTRAIT DE JEUNE-FILLE DE LUCAS CRANACH

TÊTE DE L'ILE DE PAQUES

*

QUI VIVE

Tout d'abord entendons-nous bien sur le sens que je donne à ces deux mots brefs que vous venez de voir surgir de la confusion générale. La métamorphose cahotique que subit le monde au seuil de cette seconde moitié du xx^e siècle, suscitant toutes les passions, mettant en cause tous les intérêts trouve un peu partout ses prophètes et ses contempteurs, ses juges et ses dirigeants et naturellement sa masse obscure de victimes. Avoir vingt ans qu'est-ce dans cette nouvelle grande peur de l'an mil sinon chercher par tous les moyens à en sortir, à voir clair en soi et autour de soi, à retrouver la grande ossature de l'histoire et à s'y cramponner? Qu'est-ce sinon espérer résolument, sans songer à se réserver de sorties de secours. Tous ponts coupés derrière nous, nous devons aller de l'avant sous peine de mort.

Qui-vive ! C'est sous le signe de ce cri lucide à tous les points de vue que nous entreprenons, mes amis et moi, de créer un mouvement étroitement déterminé par la nécessité « historique ». Nécessité d'une action précise, centrée sur un développement efficace de la poésie et de l'art qui n'entraîne pas, bien entendu, la chute du potentiel affectif de ceux-ci. L'art est en effet liberté par essence, agressif par besoin. Mais il ne faut pas confondre cette liberté et cette révolte avec une indépendance hautaine et des exigences somme toute assez velléitaires. Les efforts les plus valables accomplis dans le sens d'un art et d'une poésie d'action nous amènent à une conception révolutionnaire de toutes les manifestations intellectuelles.

5

Nous considérons la période 1925-1930 qui vit se développer le surréalisme comme une période expérimentale. Le grand courant qui part de Sade, Saint-Just, W. Blake, passe par les romantiques allemands, par Nerval et les symbolistes français puis par Lautréamont, Lewis Carroll, Rimbaud, Jarry et Apollinaire devait se trouver totalisé et théoriquement dépassé par les surréalistes. Ceux-ci lui amalgamèrent les découvertes de Freud, opérant ainsi une sorte de jonction lourde de signification entre la science et la poésie. Plus significative encore fut leur découverte de l'image poétique comme moyen de connaissance (ils s'inspirèrent pour cela du meilleur de Novalis). Mais le plus important reste leur tentative de constituer en moyen de combat et d'action une poésie libérée des contraintes du classicisme, des faiblesses du sentimentalisme, du conformisme des genres, consciente d'elle-même, de sa nature et des réactions qui la commandent. L'objectif de la lutte qu'ils allaient entreprendre était double : d'une part la revendication pour l'homme d'une liberté de plus en plus large, d'autre part l'incorporation dans la vie quotidienne d'éléments de merveilleux considérés jusqu'alors comme appartenant à un milieu surnaturel. Dès lors (1930-32), le mouvement va se diviser. L'action politique apparaîtra comme la seule issue possible pour certains qui s'y jetteront au mépris de tous les désagréments, décidés à tous les sacrifices. D'autres resteront attachés à des conceptions purement expérimentales. Ils auront recours plus ou moins à l'occultation. D'autres enfin disparaîtront d'eux-mêmes sans autre motif que leur faiblesse. Mais le grand courant de pensée évoqué à l'instant sortait cristallisé d'une telle expérience. Doté d'un esprit vraiment matérialiste et d'un système dialectique de la connaissance, il constitue aujourd'hui pour nous un **point de départ** indispensable à toute démarche dans le domaine de la poésie.

Les divisions politiques et les querelles qu'elles engendrèrent devaient amener la faillite du mouvement le plus émancipateur que nous ayons connu. Contrairement à beaucoup de gens nous ne pensons pas que la politique doive nécessairement jouer ce rôle de dissension. C'est que les données du problème ont changé. Une résistance, sabotée très tôt hélas par l'esprit d'opportunisme, a ouvert plus grande encore que ne l'avait faite une adhésion des surréalistes au parti communiste en 27, la voie à la reconnaissance de l'art comme moyen de combat. Un parti révolutionnaire mieux informé que jadis, débarrassé de certaines routines, sinon de certains ressentiments, peut faire beaucoup par l'intelligence de l'attitude qu'il adoptera à ce propos. (Force nous est de reconnaître que ce n'est pas encore le cas.) Aussi une tentative concertée, comme l'est la nôtre doit compter avec l'activité politique du Parti. Une jonction s'effectuera tôt ou tard dont nous apercevons les premiers signes avant-coureurs et c'est à cela que nous nous emploierons dès maintenant. Pour nous la condition essentielle de la

QUI VIVE

possibilité d'une telle jonction consiste à n'accepter et à ne rechercher aucun patronage, à nous garder disponibles, sans compromissions d'aucune sorte avec les écrivains ou les poètes actuels. Il est donc nécessaire, au départ de cette lutte, de nous situer directement par rapport aux diverses tendances de la pensée contemporaine. Ainsi se trouve confirmée la double signification que nous avons voulu donner à notre qui-vive : d'une part la reconnaissance des vivants ou mieux des **survivants** puisque telle est la nuance tragique qu'impose notre époque et d'autre part notre volonté de combattre le confort intellectuel qui manifeste à nouveau son intention de tout envahir.

Dans ce **tour d'horizon** que nous allons entreprendre nous trouverons mieux que de toute autre façon le moyen de nous définir. C'est par la critique concrète des thèses florissant à l'heure actuelle sur la question de la liberté, de la connaissance du monde, de la situation de l'écrivain par rapport au social que nous pourrions nous affirmer beaucoup plus que par un exposé dans l'abstrait.

Groupées sous la rubrique générale, et assez vague, d'existentialisme, le succès de ces thèses (que nous allons examiner dans un instant) relève en partie d'une mode. C'est sans doute sous cet angle qu'il faut juger de l'écriture et de l'esthétique d'une majorité d'écrivains dont le parti-pris de la névrose, de la veulerie et de l'érotisme maladif (je n'entends pas parler de Miller dont **l'animalité** suffirait à le garder de tous soupçons) ne sauraient correspondre qu'à un prolongement assez suspect des années de carnage que nous venons de vivre. Que nous vivons encore à en juger par les rumeurs révoltantes qui nous parviennent de l'Indochine, de l'Inde, de la Grèce et de la Palestine malgré les censures les plus savantes, inventées par les impérialismes oppresseurs français, anglais et américains. On peut penser également que cette complaisance pour les côtés les plus repoussants de la vie, — et de la mort, dépassant cent fois le naturalisme le moins édulcoré doit apparaître comme le seul parti de vivre qui reste à une philosophie cartésienne évoluée jusqu'au néant, comme le seul moyen de réussir auprès d'une bourgeoisie en décomposition. Beaucoup de choses portent à le croire et l'extension de ce « lyrisme vénéneux » à la poésie, avec un Frénaud notamment, prouverait en faveur de cette conclusion. Dernièrement même un court métrage de Margaritis, « l'Homme », reprenait assez faiblement les thèmes « existentiels » de la chaussette trouée, de la brosse à dents dans le seau hygiénique, du satyre à l'affût derrière les rideaux, etc..

Mais cet existentialisme purement conventionnel n'a que de très lointains rapports avec la doctrine de Sartre, de même que des écrivains et des penseurs réputés pourtant existentialistes (je pense à Merleau-Ponty) ne doivent pas être confondus avec Sartre lui-même. On assiste donc à une inflation du terme qui ne prouve pas en la faveur de la philosophie qu'il veut étiqueter. Personne ne songera cependant à contester que Sartre soit le théoricien le

plus représentatif du groupe ni que l'on ne puisse tenir ses propositions pour les plus orthodoxes.

7 L'existentialisme de Sartre, nanti de lettres d'introduction signées Kierkegaard et Heidegger, après s'être cherché des complicités chez Kafka et Tolstoï, plus récemment chez Baudelaire, se présente comme un renouveau du rationalisme cartésien sur le plan des idées, comme une défense camouflée du libéralisme sur le plan politique, bien qu'il soit assez difficile de circonscrire nettement ces deux positions dans les cheminement d'une pensée qui diffère constamment ses conclusions. C'est dire cependant que nous avons affaire à une métaphysique posant en principe le postulat de la subjectivité humaine. Mais alors que Descartes était par là même amené à conclure de l'existence d'un Dieu dominant des « vérités éternelles » (la conscience humaine n'étant qu'un reflet de la puissance divine), Sartre demeure athée, se contentant de voir dans le désisme cartésien une symbolisation transcendante des aspirations humaines. C'est même dans cet athéisme que réside son originalité par rapport au cartésianisme. Tolstoï avait déjà prétendu que la non-existence de Dieu autorisait à tout. Sartre reprend aujourd'hui cette proposition en accordant à la subjectivité humaine le pouvoir infini et libre de dire « oui » ou « non », c'est-à-dire cette faculté absolue de choix que Descartes attribuait à Dieu. Ainsi se trouvent développées d'une façon que l'on a cru pouvoir qualifier de « vertigineuse » les plus hardies conceptions du philosophe sur la liberté humaine : l'homme est totalement libre, entendons bien absolument libre de son choix. Car dans le système de Sartre, il ne subsiste plus ni déterminisme (1), ni nature humaine, ni passions, ni désirs, toutes choses conditionnant dans la philosophie matérialiste le choix de l'homme. Et il n'y a évidemment pas de Dieu. Comme l'a très justement dit Victor Leduc la doctrine de Sartre repose sur une « vision métaphysique de la conscience subjective planant comme un absolu au-dessus du monde » (2). Cette vision de la conscience en dehors du monde des objets (et non pas des **choses**), de la conscience subjective-dieu, si l'on peut dire, lui fait concevoir un **délaissement de l'homme** qui se retrouve notamment à la base de la **nausée**. L'homme est donc totalement indépendant dans cette liberté sans attache ; il est absolument libre sauf qu'il ne peut pas ne pas l'être ou en d'autres termes qu'il ne peut pas ne pas choisir puisque même un refus de choisir c'est encore faire un choix (de refus). Il est donc condamné à la liberté. « On ne fait pas ce qu'on veut et cependant on est responsable de ce qu'on est : voilà le fait. L'homme qui s'explique simultanément par tant de causes est pourtant seul à porter le poids de soi-même... En ce sens la liberté

(1) « Il n'y a pas de déterminisme ». J.-P. Sartre. *L'existentialisme est un humanisme*.

(2) Victor Leduc. *Le Marxisme est-il déliassé?*

QUI VIVE

est une malédiction, écrivait Sartre (1). Or, si nous comprenons bien une telle théorie de la liberté appliquée à un exemple concret signifierait par exemple qu'un nègre est responsable de la couleur de sa peau et qu'il ne peut pas être autrement pour lui que de porter « le poids de soi-même », ce qui signifie supporter les pires injustices que l'on voudra bien commettre à son égard sous prétexte que sa peau est noire (je ne crois pas qu'il en soit autrement aux Etats-Unis) (2) L'homme est donc forcé de choisir librement à l'infini, sinon la couleur de sa peau, du moins ses goûts, ses aspirations, son caractère, ses mœurs, etc.. On voit assez par où pèche la doctrine : par la base. L'homme, tel que le construit Sartre, NE PEUT PAS VIVRE parce qu'il est coupé du monde de l'objet (c'est-à-dire qu'il ne pourra jamais comme Michaux se mettre dans une pomme et voir le monde avec les yeux de celle-ci, ni comme Ponge s'incorporer au galet, ni, comme Marx, considérer sa propre conscience comme un objet). Les composantes d'une existence que sont la classe sociale à laquelle appartient l'individu, l'endroit où il naît, les lois d'évolution naturelle, etc., s'évanouissent dans la philosophie existentialiste. Sartre oublie que l'on ne devient pas arbitrairement prolétarien ou capitaliste, que l'Anglais a naturellement la bosse du commerce, l'Oriental le goût de la contemplation. Pourquoi lui-même a-t-il « choisi » d'écrire des livres et non de piloter des prototypes ou de collectionner des timbres-poste? Serait-ce alors son « projet originel » qui aurait décidé de tout cela? Je crois que ce projet rejoindrait fort certaine conception déterministe...

8

Mais l'homme est aussi par rapport au social. L'esprit analytique de la bourgeoisie identifie l'universalité humaine à l'individu. Sartre dénonce son erreur en définissant l'homme comme une « totalité indécomposable ». La synthèse sociale ne doit pas résulter de la juxtaposition de ces totalités irréductibles mais du mélange de leurs « manifestations » (3) Cette vue synthétique présente cependant plus d'un danger, notamment celui de voir substituer le règne de l'individu, « sélection arbitraire opérée par l'esprit d'analyse », le règne de la conscience collective. Sartre refuse donc d'être déchiré (sic) par cette antinomie : personne individuelle-conscience collective. Il réclame un « secteur d'imprévisibilité » découpé dans le champ social. Dans ce champ social, « l'homme n'est qu'une situation » (mais la notion de situation n'implique-t-elle pas l'idée de déterminantes ce qui suppose du même coup un déterminisme général?); pour que cette situation prenne un sens, il faut que l'homme choisisse. Ainsi l'histoire serait-elle constituée de millions de choix entièrement « libres », nous pensons arbitraires puisque sans attache d'aucune sorte et partant

(1) Les Temps Modernes. *Présentation*.

(2) A ce propos, la pièce de Sartre, *La Putain Respectueuse*, s'attaquant au problème noir aux U.S.A., montre bien que l'existentialisme se borne en dernier ressort à une *constatation de faits* qu'il est impuissant de transformer.

(3) « L'homme manifeste toujours... C'est le monde qu'il manifeste ».

absolument imprévisibles. (« Je ne puis pas compter sur des hommes que je ne connais pas en me fondant sur la bonté humaine ou sur l'intérêt de l'homme pour le bien de la société, étant donné que l'homme est libre et qu'il n'y a aucune nature humaine sur laquelle je puisse faire fond... je dois me borner à ce que je vois, je ne puis pas être sûr que des camarades de lutte reprendront mon travail après ma mort pour le porter à un maximum de perfection, étant donné que ces hommes sont libres et qu'ils décideront librement demain de ce que sera l'homme... » (1). Le matérialisme dialectique montre au contraire que les hommes sont conduits à leur choix soit par une prise de conscience du devenir humain, soit par l'inconscient collectif de leur classe. Le matérialisme ne nie pas le rôle de l'individu dans l'histoire mais montre comment les individus font l'histoire à travers la lutte des classes, liés à la nature, à la société. Ainsi « dans la décision, dans l'acte, il y a une transformation des conditions objectives en volonté, du déterminisme naturel en liberté humaine » (Victor Leduc). Mais il ne peut en être de même dans une théorie de « l'homme total » considéré comme « totalité indécomposable ».

9

Aussi ne doit-on pas être dupes des prétentions de Sartre à une position révolutionnaire. Révolutionnaire, il manifeste un peu partout la velléité de le devenir. Selon ses propres termes, il s'agit pour lui « d'essayer d'agir sur les différents partis révolutionnaires » et à la fois « de clarifier les concepts ». Déclaration à tout prendre assez cocasse dans la bouche d'un homme qui avoue devoir se « contenter de faire... l'histoire à l'aveuglette ». Révolutionnaire, mais sans accepter le matérialisme, bien plus, en lui opposant un renouveau cartésien. Révolutionnaire mais se refusant à reconnaître la philosophie de Marx, d'Engels et de Lénine qui a permis au parti ouvrier de devenir ce qu'il est. Révolutionnaire mais en ne faisant pas confiance à l'homme, c'est-à-dire à la masse des hommes. Révolutionnaire mais en taxant notre volonté de transformer le monde de « mythe révolutionnaire » fort préjudiciable à notre disponibilité, à notre libre arbitre : il est temps, je pense, de faire nôtres ces paroles que lançait Nicolas Calas en 1938 : « Tout effort pour créer une nouvelle conception du monde qui se baserait sur Descartes est réactionnaire et doit

(1) J.-P. Sartre. *Les Temps Modernes*.

QUI VIVE

être combattue par tout révolutionnaire conscient. (1) »

Eniin, on ne fait pas assez état de ce fait que Sartre constitue aujourd'hui un « cas ». Lui donner, partant donner à sa doctrine une valeur universelle, même immédiate, serait grave erreur. Si nous avons tenu à l'examiner, c'est sous le signe d'une liquidation. Nos préoccupations sont ailleurs. L'existentialisme quoiqu'on en dise n'est plus d'actualité. (2)

Un esprit comme celui de Camus nous semble plus acceptable à beaucoup de titres. Cette poursuite de l'absurde qu'il ne cesse de faire sienne correspond assez aux conditions de vie qui nous sont imposées dans un monde capitaliste acculé à la faillite. Camus oublie trop cependant qu'une transformation radicale doit s'accomplir tant sur le plan des conditions matérielles d'existence que sur le plan moral. « Le rocher de Sisyphe un jour ou l'autre va se fendre, abolissant comme par enchantement la montagne et le supplice », écrivait André Breton qui ajoutait : « et j'incline à penser qu'il peut être une manière propice pour le rouler ». Nous le pensons aussi. Epuiser le champ du possible, telle est la solution que nous offre Camus. Solution poétique si l'on veut et qui semble assez séduisante au premier abord. Mais avant d'épuiser ces **possibles**, il vaut mieux, à notre avis, vérifier les probabilités qui composent notre devenir. Si nous voulons rester maîtres de la machine, nous en rendre maîtres, faudrait-il dire, car il semble que cette machine immatriculée 1947-AVENIR échappe pour l'instant à tout contrôle, nous devons, plutôt que de tenter l'impossible du désespoir, compter avec les déterminantes de l'époque, essayer de les transformer dans la mesure de nos moyens. **LES MOYENS DU BORD**. C'est-à-dire que nous ne devons rien attendre que de nous-mêmes. D'où la nécessité de nous tracer un programme et de nous y tenir.

10

Si nous avons parlé il y a un moment de notre volonté de transformer le monde, ce n'était pas sans savoir les extrêmes réserves qui accueillent, dans les milieux révolutionnaires politiques, une telle déclaration venant de la part « d'intellectuels ». Nombre d'exemples prouvent d'ailleurs que ces réserves sont le plus souvent justifiées ! Aussi estimons-nous nécessaire de préciser comment nous entendons travailler à la libération de l'homme qui reste le but essentiel de toute action révolutionnaire dans quelque domaine que ce soit. ^L'expérience nous apprenant qu'il

(1) Nicolas Calas. *Foyers d'Incendie*.

(2) Le débat n'est pas seulement à situer entre marxisme et métaphysique. Il convient de signaler les conceptions biologiques, notamment celles que Julian Huxley exposait dernièrement à r.U.N.E.S.C.O. sur lesquelles nous reviendrons et qui marquent la tendance américaine la plus évoluée aujourd'hui.

ne saurait y avoir de transformations économiques sans bouleversement d'ordre intellectuel et philosophique (ainsi la Révolution française préparée par Yoltaire, Rousseau, les Encyclopédistes et les philosophes révolutionnaires ; ainsi la Révolution socialiste soviétique, préparée par Marx, Engels, accomplie grâce à Lénine), mais qu'il ne saurait non plus survenir de bouleversement d'ordre intellectuel et philosophique sans l'intervention de facteurs économiques (ainsi la découverte de l'imprimerie qui transforma radicalement le mode des échanges humains, ainsi la centralisation industrielle capitaliste amenant la masse ouvrière à prendre conscience d'elle-même et permettant ainsi le développement d'une doctrine révolutionnaire), nous concevons un développement dialectique et parallèle des deux forces économiques et morales. Pour nous, il ne saurait y avoir assujettissement du développement intellectuel aux transformations économiques et sociales pas plus que suprématie de l'intellect sur l'économique. Le poète ni l'écrivain ne peuvent donc logiquement se constituer **neutres**. Chacune de leurs manifestations ont un sens nettement défini, révolutionnaire ou réactionnaire. Mais ils doivent se garder également de cette tendance au messianisme dans laquelle ils tombent trop souvent, animés des meilleures intentions. L'intellectuel n'est pas né **pour diriger les masses** et s'il les influence par ses écrits ou ses manifestations artistiques (ce qui est souhaitable) ce ne doit pas être en vertu d'un droit mais à cause de son efficacité. Guider et servir la masse doit être sa raison d'être, non sa revendication.

II

Nous n'espérons pas autre chose que d'aider dans la mesure de nos moyens les classes prolétariennes « à acquérir la connaissance plus ou moins parfaite de leur époque et à la faire progresser » (Lénine). Nous pensons que « la Révolution relève de la morale du devenir, (que) des préoccupations personnelles ne sauraient la dominer » (1), mais nous refusons de donner notre assentiment à certaine littérature prolétarienne « s'opposant par son essence à toute littérature passée et actuelle des autres classes » (thèses de Kharkov). Nous ne concevons pas d'esthétique prolétarienne différente de l'expression artistique des « autres classes ». Cézanne dont « l'Humanité » reproduisait dernièrement **Les Joueurs de Cartes**, ne me semble pas particulièrement « prolétarien » ou « socialiste » dans sa façon de peindre ni dans sa vision du monde. Cet exemple, pour être pris en dehors de la littérature, n'en est pas moins valable pour l'expression de l'écrivain ou du poète. Toute la différence entre un art « bourgeois » et un art révolutionnaire consistera donc pour nous à ce que ce dernier doit s'efforcer de répondre aux aspirations du plus grand nombre d'hommes en tenant compte de l'époque dans laquelle il se développe, des souffrances de la masse, des tendances incons-

ci) *Au Grand Jour*, 1927. Signé : André Breton, Louis Aragon, Pierre Unik, Benjamin Péret, Paul Eluard.

QUI VIVE

cientes qu'elle manifeste. Pour tout dire, ce sera **un art de combat et non d'évasion**. Je pense que cette définition suffit malgré son caractère schématique.

D'autre part, notre engagement sur le plan artistique ne doit pas être commandé par un engagement politique. Cette tendance à faire du poète un propagateur de mots d'ordre est aussi nuisible à la poésie et à son efficacité révolutionnaire qu'à la politique. Je le répète, nous avons affaire à deux forces parallèles et dialectiques. Mais les exigences que nécessite l'une ou les directives qu'elle lance ne doivent pas avoir prévalu pour l'autre. Je pense en particulier que toute tentative de dirigisme politique dans le domaine artistique est vouée à la faillite. « Je suis tout à fait d'accord sur ce point que, dans les problèmes de la création artistique, vous êtes meilleur juge que personne et que, tirant vos conceptions de voire expérience artistique et d'une philosophie, fût-elle idéaliste, vous pouvez arriver à des conclusions qui profiteront énormément au parti ouvrier », écrivait Lénine en 1908. Entendons-nous : il n'y a pas lieu de tout accepter, même les calomnies cyniques d'un Kœstler vendu à l'impérialisme anglais, sous prétexte qu'il s'agit « d'art ». Je veux dire simplement que la poésie obéit à un déterminisme, à des lois, répond à des besoins qui ne sont pas forcément les mêmes que ceux d'une activité politique, qu'un poème pour être révolutionnaire et profiter au parti ouvrier ne doit pas obligatoirement être une ode au maréchal Staline. Ainsi, si le poète a la décence de garder sa place de poète, et non de s'en servir comme d'un tremplin vers une dictature de la masse — et si le parti veut bien admettre une poésie qui ne soit pas toujours immédiate ou de propagande, réussirons-nous à mettre le plus de chance de notre côté d'atteindre le but que nous nous sommes une fois pour toutes fixé : transformer le monde. Ces choses sembleront inutiles à certains, simplistes à d'autres. Je demeure persuadé quant à moi que c'est la seule issue possible au conflit qui oppose aujourd'hui l'écrivain au social. Enfin je souligne que je n'ai aucunement l'intention de soutenir ici la thèse de « l'art pour l'art ». Cette conception a vécu. A l'art d'évasion mallarméen, nous opposons, je l'ai dit, un art de combat. Mais un art qui reste de l'art. La question n'est pas insoluble. Maïakovsky l'a montré.

I2

C'est donc seulement en tant que poètes que nous tenterons de contribuer par la publication de ces cahiers au mouvement révolutionnaire. Libre à chacun de ceux qui y collaboreront de s'inscrire au Parti ou de s'en tenir à leur rôle révolutionnaire de poètes, étant bien entendu que nous n'acceptons aucun de ceux qui, par leurs actes, tentent de faire échec au programme communiste. Et lorsque nous parlions tout à l'heure de jonction avec le Parti, j'entendais une reconnaissance mutuelle, une entente basée sur une volonté et des intérêts communs, non une dépendance. Les jeux sont faits, pouvons-nous considérer. Je pense qu'on nous évitera d'avoir à y revenir. Quant à la partie, elle est pour nous

essentiellement conditionnée par ce fait que l'homme manque aujourd'hui, d'une AFFECTIVITE correspondante à l'époque et qu'une partie du mal dont il souffre vient de là.

~~rs:jjinnH:4nfp 2i 1Vipagnn «t. gn'ima pitti» A mkl f|nf 2L j:01|ff,ri»~~
 jtif:nt-du-1/xr

Le rationalisme en engageant la lutte contre l'irrationnel entreprenait en même temps la destruction du merveilleux poétique. Le simple exemple de la pauvreté du xv^e au point de vue poétique le prouve amplement. Ce merveilleux poétique, on ne doit pas l'opposer seulement à un réalisme naturaliste ou autre. On ne doit pas non plus en faire l'héritier de la cabbale ou du mysticisme, bien qu'il ait également des rapports avec l'une et l'autre. Il est en fait un des plus sûrs moyens qu'ait l'homme de connaître l'univers et de se situer dans le monde extérieur, de concilier son monde intérieur avec le monde des objets. Aujourd'hui, alors que les progrès s'accélèrent vertigineusement dans chaque branche des sciences, des gens découvrent le merveilleux et s'étonnent de constater que telle genèse du monde conçue par les Indiens de l'Amazone se trouve concorder étrangement avec de récentes découvertes scientifiques. D'autres encore se surprennent à faire des rapprochements entre certaines propositions de la physique ou de la philosophie actuelles et les textes antiques de la tradition magique. On pressent obscurément qu'à travers une foule de symboles plus ou moins compréhensibles et acceptables les hommes avaient bien avant nous deviné et peut-être même appréhendé certaines réalités qui nous échappent encore. Enfin aujourd'hui on est en droit de penser que le MERVEILLEUX acquiert à nouveau droit de cité grâce à la science. Mais la masse n'a guère le temps et la faculté de raisonner ainsi, de rechercher à travers une existence qu'il lui faut arracher pied à pied du néant les éléments de merveilleux qui s'y trouvent et qui l'aideraient à vivre.

I3

Les surréalistes avaient pris nettement conscience de cette absence de merveilleux dans la vie « moderne » et l'on m'accordera sans peine que leur principal but fut de rendre à la vie quotidienne cet élément indispensable (tellement indispensable que dans les temps anciens les dépositaires de ce merveilleux étaient sacrés, que le poète était réellement l'ami du peuple et son guide). Il semble cependant qu'ils se soient laissés dangereusement séduire par une idébauche de subversif et d'agressivité qui n'eut pas toujours sa raison d'être. Qu'ils se soient par surcroît laissés étouffer sous l'amoncellement d'un bric à brac qui dégénère aujourd'hui en conformisme (il est à remarquer que Breton lui-même dénonçait dernièrement ce « conformisme surréaliste »). Nous devons trop au surréalisme (et à Breton en particulier) pour le rejeter arbitrairement, comme le font pourtant certains qui ne lui doivent pas moins que nous. Mais si nous voulons mener à bien la tâche que nous avons entreprise, il est temps de rompre définitivement avec tout ce qui ne peut pas pratiquement nous être utile. Aller de l'avant, tel est notre premier mot d'ordre. Pour qu'il soit

QUI VIVE

vraiment efficace, nous devons avoir le moins de POIDS MORT à traîner. C'est un **climat de liberté** que nous réclamons pour les poètes de notre génération encore envoûtés, c'est le seul ternie qui convienne, par le rayonnement surréaliste. Non que le message surréaliste soit négligeable, je le considère comme notre point de départ le plus valable. Mais je pense qu'il serait particulièrement nuisible de s'embarrasser de formules qui ont fait leur temps et dont tout un chacun se sert aujourd'hui pour les fins les plus obscures. Les jeunes qui s'attardent encore à des enfantillages genre « avant-garde 1925 » sont coupables. Car l'homme depuis six ans a pu voir en fait de « subversif » tout ce qui se peut trouver de mieux. Il n'y a plus aujourd'hui ni avant-garde ni arrière-garde. Il y a ceux qui veulent faire quelque chose d'utile et les autres. Nous n'avons pas le loisir de nous occuper des derniers.

Compte tenu des circonstances que nous vivons, nous estimons de notre devoir de faire passer dans la vie ce merveilleux poétique que les « hérétiques » de tous les siècles ont défendu avec acharnement. Le matérialisme nous fournit pour ce faire une base d'appréciation inespérée. C'est à lui que nous avons dès maintenant recours comme c'est grâce aux modifications économiques et sociales opérées par les mouvements révolutionnaires que nous pouvons songer à transformer ainsi le visage de la vie quotidienne sans qu'aussitôt nous ne soyons frappés de stupeur par le caractère illusoire de notre espoir. Pour le moment nous ne pouvons pas envisager le côté culturel que suppose une telle démarche. Nous nous contenterons donc de travailler à lui chercher des bases d'applications précises.

Le poète est de nouveau chez lui, parmi les hommes de la rue, dans la ville et hors de la ville, dans la nature. **Le Paysan de Paris** lui a indiqué un chemin. Mais il est aussi devenu homme tout simplement avec toutes les angoissantes questions que cela suppose. Tout autour de lui il observe et dans lui-même il cherche. Il fouille dans les livres puisque c'est son métier, mais il sait aussi avoir faim et soif, avoir peur et rire. Il écrit des poèmes, c'est-à-dire qu'il ne se satisfait plus de délire verbal, d'exhibitionnisme ou de romantisme mais qu'il agit. Il se met résolument sur la route de l'homme.

Pour répondre à ces tendances nous nous proposons de diviser notre travail en deux parties distinctes mais intimement mêlées: d'une part des textes théoriques qui feront le point dans nos découvertes, de l'autre des textes poétiques qui répondront aux exigences intérieures de chacun. Notre programme comporte un certain nombre d'objets précis, qui seront étudiés en rapport avec la réalité quotidienne et dont nous nous efforcerons de tirer des conclusions pratiques d'ordre général.

Nous proposons une reconnaissance du merveilleux sous toutes ses formes, en relation avec l'image, le hasard objectif, et les aspirations de notre époque. L'image ne doit plus être seulement une occasion de mettre à jour les mécanismes secrets de l'inconscient mais une source de connaissance. Le hasard objectif sur lequel Engels avait déjà attiré l'attention (« La causalité ne peut être comprise qu'en liaison avec la catégorie du hasard objectif, forme de manifestation de la nécessité », Engels), reste « le grand voile à soulever » pour parvenir à une connaissance plus complète du monde en même temps que pour permettre à l'homme de satisfaire au mieux ses désirs. Nous partons de ce principe que rien dans le monde n'est gratuit, que, partant, rien ne doit être négligé dans une recherche vraiment consciencieuse. S'attaquant à la notion arbitraire de « coïncidence » et à celle non moins arbitraire de « destin », l'étude sur cette « catégorie du hasard objectif » doit être menée avec le maximum de rigueur. Nous pensons arriver ainsi à une découverte des principes d'un déterminisme général qui, s'il faut en croire Pierre Mabille, régirait les déterminismes particuliers.

Deuxièmement, nous comptons chercher une issue à la crise de conscience actuelle dans un sens **d'objectivation de l'homme**. S'identifiant à l'objet de son désir dans l'état onirique, l'homme profite ainsi de conditions de vie meilleures que celles qui lui sont faites à l'état de veille. Tout porte à croire que dans une certaine mesure de semblables conditions d'existence peuvent être à l'état vigile sans qu'il soit fait pour cela appel à une vie imaginaire dangereusement en marge de toute activité. (« Dans l'apologie du rêve tenu pour terrain d'évasion et dans l'appel à une vie surnaturelle ne trouve pareillement à s'exprimer qu'une volonté toute platonique d'amendement... A cette volonté inopérante s'oppose... une volonté de transformation des causes profondes du dégoût de l'homme... une volonté **pratique** qui est la volonté révolutionnaire. » A. Breton, « Les Vases communicants ».)

Troisièmement, il nous semble de toute urgence de tenter un renouveau de l'esprit de synthèse dans la mesure où la vertigineuse croissance des diverses branches du savoir humain nous le permet. « Une vérité totale (qui aille) sans cesse du particulier à l'universel et de l'universel au particulier », disait Eluard en parlant de la recherche de Picasso. C'est dans ce sens que nous entendons l'esprit de synthèse tel qu'il peut être aujourd'hui, pour lutter contre une spécialisation trop étroite. Nous voulons tenter des sorties de plus en plus fréquentes dans tous les domaines, quitte à nous rompre une fois sur deux les os.

Enfin nous songeons à une sorte d'interrogation passionnée de la femme. Au sortir de la longue période de castration qui fut la sienne durant tout le moyen-âge, la renaissance et qui subsiste aujourd'hui encore dans cette **masculinisation de la femme**, entreprise particulièrement alarmante dans les pays anglo-saxons, la

QUI VIVE

femme conserve des qualités affectives intactes qui peuvent nous être d'un immense secours. Nous ne sommes pas sans savoir ce qu'une telle interrogation exige d'attention et de délicatesse. Aussi pensons-nous y revenir souvent et lui consacrer une place importante. Cela nous amènera à prendre position au sujet de l'amour. Qu'il me suffise de préciser pour l'instant que nous l'entendons délivré de toutes les contraintes œdipiennes ou autres qu'une société bourgeoise n'a cessé d'opposer à sa force révolutionnaire.

Ainsi sommes-nous quelques-uns au commencement de cette année 1947 qui pensons avoir quelque chose d'utile à apporter. Si l'époque désarme les optimismes faciles, s'il se peut qu'une catastrophe pire encore que celle que nous venons de subir s'abatte sur nous, nous prenons et le risque et le parti de la vivre, c'est-à-dire d'essayer par tous les moyens de la tenir en échec. En un temps où le calcul des probabilités tourne rapidement au désarroi, nous espérons une ère plus heureuse. Et surtout nous gardons farouchement cette certitude que l'homme vivra.

J.-L. BEDOUIN.

A BRAS LE CORPS

Pour A.

DEUX

POÈMES

par

Jean-Louis

Jéoum

*Ce soir vallée des rois défunts
ce soir où nulle clef ne pourrait plus rien
contre le lacis confondu de nos corps
ce soir choses de la terre petites et grolottantes
ce soir étrange et naturel comme la démarche
des jeunes femmes*

*Soir sans patrie
sans images, grand vol *
soir par les rues pleines de mémoires d'astres.
Ce soir aux crocs des étals déserts/
aux babines des chiens sans gîte
les maisons oscillent devant de grands spectacles d'air,
les villes se prennent à l'empoigne du néon
comme les chauve-souris grises.*

*Ce soir les filles ne dîneront pas
avec des sentiments de bonté,
ce soir bal d'eau dormante,
il faudrait du sang bien qu'il soit
si facile de le lâcher
si difficile de répandre même avec
de la honte et du plaisir,
ce soir il n'y a plus de mémoire pour les
14 Juillet et les soupers froids.*

*Un vaste tumulte assiege silencieusement
la ville*

*Ce soir, ce soir
nous ne tarirons point le cri réel
de tout ce peuple confondu avec ces pierres
nous n'en finirons point avec la beauté
méchante des incendies,
ce soir les filles qui font ainsi ces signes
avec des linges
l'effacement léger des grandes terrasses,
ce soir c'est, nous-mêmes qui nous entendons appeler
aux carrefours,
c'est notre propre pas que nous pistons
vers le fleuve,
Ce soir...*

16-2-47.

PREMIÈRES APPARITIONS DES MÉCANIQUES

*De toi à moi camarade ouvrier
laisse parler les grands mimosas posthumes
On ne t'aura rien dit sur eux
on se sera contenté de te faire miroiter des jardins civi-
lisés
alors qu'il en existe à l'état sauvage
Alors que ta femme est la plus belle on t'aura parlé de
mille
et une nuits comme si la nuit n'était pas toujours la même
et pourtant si différente dans les bras d'une seule femme*

*Peut-être rêves-tu peut-être ne penses-tu à rien, à rien
 d'autre
 qu'à la mine à l'usine aux docks
 et au bel incendie qui couve dans tes mains
 notre grande conscience révolutionnaire à peine éclosée.
 Me voici avec des formes inconnues plein les yeux
 des mouvements précis plein mes mains.
 Je me penche sur mes calculs de mots et de langage
 sur les grandes foulées de l'avenir, je regarde et je vois
 mal
 j'aperçois et je veux rendre compte plus encore et plus
 loin
 Je suis un ouvrier comme toi comme la boussole comme
 le vent
 et je te parle
 avec les mots de mon métier, de mon usine, comme toi
 J'aime la même femme je souffre la même peine et je
 crois le même monde nouveau
 Il y en a qui parlent de Dieu et de dons extraordinaires
 moi c'est l'eau de la mer que j'observe avec mes yeux
 d'homme
 et je ne suis sûr de rien sinon que les enfants lancent des
 navires de craie et que j'aime les retrouver sur les murs
 des
 villes, dans le sillage des paquebots que tu construis et
 qui servent
 aux autres.*

I9

II

*Pour transformer le monde réel
 pour que ça change, les sentiments à la semaine et les
 douceurs
 nous étudions la lune et le chien et les immenses pré-
 sences photographiques
 Nous brûlons les vaisseaux pour éclairer les profondeurs
 nous abordons la certitude avec le rire des explosions*

QUI VIVE

*nous vérifions, nous étayons l'espace et les projections de
l'homme*

*nous atteignons parfois le vrai au delà de nos mains et
des lèvres*

*Pour transformer et pour connaître le monde matérialiste
selon les lois des mobiles et des étoiles*

*selon les nécessités de la faim selon les violences de
l'amour.*

*Et réfléchis camarade au pouvoir de la parole
et songes aux belles noces de soufre et d'étincelles
et rêves aux longues délices de l'eau.*

L'arsenal est inviolable

le tir à sens unique.

III

*Les formes révolutionnaires répondent aux gestes
des travailleurs*

La création n'est plus cette chose factice

à figure de reconnu

mais le mouvement vivant de l'image.

On m'apprend que les baobabs

mangent les palais, dans l'Inde

qu'il n'est plus un grain de sable dans le désert

qui ne soit un cri

pour les rebelles

On m'écrit que l'on brûle des bûchers de flammes bleues

demain le poignard d'eau

demain les ronceraies d'oiseaux.

Dans ma mémoire cette odeur d'ambre

qui me vient du temps où l'on ne comprenait pas

encore

pourquoi le canon du revolver s'écrit

BAL

dans la langue révolutionnaire!

Je veux savoir ce que nous cache

le vieux vocabulaire

je veux combattre pour ce qui vit.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT

par Ōlaude Tarnaud

Ici quelques fragments d'un livre à paraître où le hasard objectif servira de base à l'édification d'un mythe personnel. Ici les grands points de rencontre de l'avenir et du passé, d'un déterminisme naturel et de l'enfance comme la succion d'un gouffre... De l'autre côté du pont, c'est la femme qui vient à ma rencontre.

« ...Peut-être aurez-vous la chance de distinguer sur ses lèvres la chimère de l'humidité de la nuit. »

René CHAR.

MAI 1946. — Ma femme Eaudine est enceinte et nous habitons une petite chambre d'hôtel du côté de Saint-Paul. Un ami suisse dont j'ai, il y a quelque temps, fait la connaissance, m'offre avant de repartir pour son pays, d'occuper l'appartement qu'il a sous-loué jusqu'en juillet. Nous acceptons cette occasion de profiter d'un confort qui nous a depuis deux ans constamment fait défaut. Seuls me restent comme amis, Stauffacher, le Suisse, avec qui je ne peux plus communiquer que par lettres, Jean-Louis Bédouin, et, sur un plan légèrement différent, le peintre Brauner.

JUIN 1946. — Jean-Louis et moi écrivons un petit livre intitulé « Espace Visible ». Vers le milieu du mois, Stauffacher nous invite à aller le rejoindre à Locamo où Eaudine sera plus à même de recevoir tous les soins nécessaires. Nous entreprenons immédiatement les démarches nécessaires pour l'obtention des passeports et des visas.

10 JUILLET. — Le consulat suisse demande huit jours avant de nous délivrer nos visas. Eaudine devant accoucher vers cette époque, il nous est impossible d'attendre aussi longtemps. Heureusement, Jean-Louis parvient à les obtenir pour nous en même temps que celui d'une amie.

12 JUILLET. — Arrivée à Brissago, petit village à proximité de la frontière italo-suisse.

13 JUILLET. — Nous nous installons, Eaudine et moi, à Ascona. (Il me semble nécessaire d'indiquer ici qu'en dépit des perspectives peu engageantes qu'offrait notre retour en France, je me trouvais alors dans un état de disponibilité et de vacance totales.)

19 JUILLET. — Ma femme donne le jour à une petite fille que nous appelons Sylvie, nom que sa résonance liquide et son étroite association avec l'idée de forêt m'ont toujours fait considérer comme particulièrement féminin. Je pense aussi à « Sylvymoonlake », ce joli néologisme forgé par James Joyce dans son mythe de la femme-rivière, «t Anna Livia Plurabelle » et où se trouvent réunis les quatre éléments naturels féminins : la forêt, la lune, l'eau et la nuit.

24 JUILLET. -
je trouve au fond
de métal portant
l'inscription
caractères plus
à peine révélés
Cette plaque
tement pour moi
importance,
ayant été
de ma vie.
effet, que j'ai
m'arracher à
passé où l'image
jouait un rôle
censeur muet



Tête de l'Île de Pâques

En me baignant,
du lac une plaque
en grosses lettres
C.T. 1944, et en
petits comme
le nombre 14756.
revêt immédia
une grosse
l'année 1944
l'année-pivot
C'est alors, en
commencé à
l'emprise d'un
de ma mère
de grand
et à voir

l'iafls • le surréalisme, le seul instrument possible de libération. Surtout, ce fut le 20 décembre 1944 que je rencontrai Eaudine. Une semaine plus tard, je faisais, grâce à elle, la connaissance de Jean-Louis Bédouin.

Quant au nombre qui complète l'inscription je n'en connais pas encore la signification. Le total de ces cinq chiffres donne 5, le nombre d'Eros. Je remarque tout de suite qu'il en est de même pour le total des chiffres de la date 20-12-1944 et que si l'on additionne les numéros des lettres C et T (3 et 20) et les chiffres de 1944, on obtient de nouveau 5.

D'autre part, je me demande avec impatience ce que l'on réserve le 14 juillet 1956.

27 JUILLET. — Le long, du lac, en direction de Brissago, mon regard est capté par un fruit étrange. Largement ouvert dans le sens de la longueur, il offre aux travaux du vent ses graines mauves englobées par centaines dans une poche cylindrique de la grosseur environ d'un sexe d'homme en érection, et disposées parallèlement aux deux lèvres vertes sur lesquelles traîche la blancheur de la membrane intérieure, toute de velours. Il est le seul, parmi deux ou trois autres plus petits, à avoir atteint ce degré de maturité symbolique. Je le cueille dans l'espoir de le conserver tel quel. Mais ce doit être là un geste sacrilège car, en quelques heures, cette image absolue du désir noircit et n'est bientôt plus qu'une masse sombre, informe et gélatineuse. Personne jusqu'à présent n'a pu me dire le nom de cette plante et, après avoir feuilleté maints livres de botanique, je ne suis pas plus avancé à ce sujet.

15 AOUT. — Avec un retard de quelques jours, nous nous réunissons pour fêter l'anniversaire de Staflacher. Son père se joint à nous et nous passons l'après-midi à la terrasse d'un pâtissier de Locamo. Une atmosphère lourde ne tarde pas à régner et j'ai l'impression que le père de Staflacher va s'efforcer de monter celui-ci contre nous. Cette impression, pour toute subjective qu'elle est, ne m'en laisse pas moins dans un état d'abattement et d'irritation extrême.

Le soir, au cours du repas, je me rends à la cave. En ouvrant la porte, je sens quelque chose s'accrocher à mon annulaire droit. Je secoue la main, mais la légère succion qui irrite mon doigt comme le contact des pattes d'un insecte, persiste. Pris de panique, je secoue la main une seconde fois, plus fort. La chose tombe à terre. J'allume l'électricité : un scorpion de taille moyenne grimpe avec agilité le long du mur et disparaît dans une crevasse. Une telle rencontre avec cet animal ne laisse pas de m'étonner. J'ignore alors qu'il est assez commun à ces régions.

Après dîner, en proie à une violente migraine, je décide d'aller me promener dans les montagnes. Au retour, la lune excessivement ronde apparaît à l'horizon et ne tarde pas à éclairer, juste en dessous d'elle, un nuage qui a exactement la forme d'un scorpion.

17 AOUT. — J'aperçois, sur le carrelage de la cuisine, un autre scorpion. Je verse sur lui un peu de détachant dont je tiens une bouteille à la main. La bête se tord de douleur et semble, en se détendant brusquement, se piquer elle-même de son dard. Dès qu'elle est morte, je la mets dans une boîte d'allumettes. Je la conserve soigneusement.

22 AOUT. — J'achète un roman policier « La maison des sortilèges ». En en découpant les pages, je tombe en arrêt devant le titre du premier chapitre : « Sous le signe du scorpion ». Il s'agit d'une femme habitant Genève qui, fermant la porte de sa chambre, écrase entre les deux battants un gros scorpion des Indes.

26 AOUT. — La nuit tombée, les lumières du village de Brissago, où habite Staflacher dessinent, à flanc de montagne, un scorpion de feu. Mon ami me déclare avoir lui-même été frappé par la forme bizarre de cette tache lumineuse qu'il a jusqu'à présent comparée à un énorme dragon. Il reconnaît, cependant, que la ressemblance avec un scorpion est encore plus évidente.

29 AOUT. — Eaudine et moi allons danser au Kursaal de Locamo. Au bout de quelque temps nous passons dans la salle de roulette. En quelques minutes nous perdons soixante-dix francs, presque toute notre fortune. Mais, au dernier moment, Eaudine, en jouant uniquement sur le numéro 5 regagne tout ce que nous avons perdu. Nous jugeons alors plus prudent de nous arrêter.

12 SEPTEMBRE. — Nous repartons, Eaudine, Sylvie et moi pour Paris où personne ne nous attend. Des amis, les C..., nous accueillent avec empressement dans leur petit appartement deux pièces et nous proposent de demeurer avec eux jusqu'à ce que nous ayons trouvé un logement.

(Depuis notre départ de Paris, je n'ai envoyé aucune lettre à Jean-Louis Bédouin. Il a vainement demandé de nos nouvelles à des amis communs, qui n'étaient pas mieux renseignés que lui à notre sujet. J'avais, cependant, commencé quelques lettres que je n'étais jamais parvenu à envoyer malgré les reproches que me faisait Eaudine dont les efforts n'avaient pas eu plus de succès que les miens. C'était comme si une force inconsciente nous obligeait à rompre momentanément toute relation avec lui.)

QUI VIVE

14 SEPTEMBRE. — Emuline, sans m'en prévenir, va rendre visite à Jean-Louis. Celui-ci lui reproche notre silence et nous invite à aller le voir le lendemain.

15 SEPTEMBRE. — N'ayant cependant rien de spécial à faire, je ne parviens pas à aller au rendez-vous que nous a fixé Jean-Louis.

.....

Nous restons ainsi, pendant deux mois, seuls avec les C... dans l'isolement le plus complet. Nous ne sortons que pour aller au cinéma et je suis, pour ma part, incapable de faire autre chose que de travailler à mes traductions et de lire des romans policiers ou d'aventure.

.....

10 NOVEMBRE. — N'ayant pas encore trouvé d'appartement, nous parlons pour Maisons-Laffitte, chez mes parents qui ont offert à plusieurs reprises de nous héberger provisoirement.

15 NOVEMBRE. — Je reçois une lettre de Jean-Louis me traitant de déserteur et rappelant les « affinités nombreuses qui devaient nous réunir dans un monde envahi de bêtise et de cynisme ».

Je lui télégraphie immédiatement de venir le mardi suivant.

19 NOVEMBRE. — Jean-Louis vient nous voir et nous décidons de passer désormais sous silence ce que nous considérons n'être qu'un simple malentendu. Il m'apporte un texte qu'il vient d'écrire. Pour ne pas les froisser, il a disposé les feuilles dactylographiées entre deux pages d'un numéro de la revue « View » (décembre 1945). Lorsqu'il ouvre la brochure pour prendre son texte je m'aperçois que sur la page de gauche s'étale en grosses lettres le titre : « The Scorpion », « by Paul Bowles », suivi d'un dessin représentant cet animal.

Dans son texte, Jean-Louis parle longuement d'un portrait de jeune fille peint par Lukas Cranach. J'avais moi-même, le jour de mon départ d'Ascona, acheté un exemplaire de la revue suisse « Du » pour la belle reproduction qui s'y trouvait du *Bain de Jouvence* de Cranach, tableau dont l'érotisme particulièrement dévoilé m'avait frappé (il n'est que de voir cette femme nue qui semble prendre à deux mains l'épée de l'homme qui se trouve devant elle, pour se l'enfoncer entre les cuisses et cette autre qui, au sortir du bain, se dresse provocante, les mains sur le sexe, pour voir à quel point l'inconscient du peintre a débordé le sujet que celui-ci s'était fixé) et qui m'avait permis de découvrir Cranach.

Une image retient également mon attention : « J'ai toujours rêvé du splendide effet de neige que produirait l'apparition soudaine de la fameuse tête de l'Ile de Pâques dans un sérail d'oiseaux ». J'ignore alors tout de l'Ile de Pâques qui n'évoque pour moi que la série de collages réunis sous ce titre par Max Ernst dans « Une semaine de Bonté ». Ces collages ont été, au mois de mai précédent, à la base d'un phénomène bizarre de transmission de pensée. Le voici tel que je le décrivais alors :

« Et voilà également Stauffacher qui réalise en collage la plante délibérément verte et or qu'au même instant, dans mon demi-sommeil, fait surfacer d'un océan de sables roux le vers d'Eluard :

« Gagnerons-nous la mer avec des cloches... »

... le visage ébauché par les feuilles de cette plante était, pour moi, celui-là même du héros de l'Ile de Pâques, lorsqu'une torche enflammée à la main, il pointe son index vers le ventre d'une fille nue... et pour Stauffacher celui d'une femme merveilleusement belle... »

20 NOVEMBRE. — Une amie m'apporte le livre de Vernon Sullivan « J'irai cracher sur vos tombes », que j'ai, à plusieurs reprises manifesté le désir de lire. (C'était, il faut bien le dire, ce titre, d'une magnifique violence, qui avait éveillé ma curiosité. Je ne saurais, cependant, trop insister sur l'impression déplorable que me laissa cette œuvre particulièrement ignoble.) Le livre a été publié par les « Editions du Scorpion », rue Blanche. Lors de mes premières rencontres avec Jean-Louis en janvier 1945, je lui avais lu certains de mes poèmes dans lesquels passait souvent l'ombre d'une femme que j'avais baptisée, je ne sais pourquoi, Suzanne de la rue Blanche. Jean-Louis m'a déclaré, depuis, qu'il ne pouvait passer dans cette rue sans songer à moi et que j'avais longtemps été pour lui, « l'homme de la rue Blanche ».

25 NOVEMBRE. — Jean-Louis me montre le livre d'Alfred Métraux sur l'île de Pâques. Il nie donne également une gouache de Labisse, servant d'illustration au « Bain avec Andromède » et à laquelle il tient suffisamment pour que ce cadeau soit une sorte d'affirmation de notre amitié.

2 DECEMBRE. — Jean-Louis vient d'acheter les « Vies Imaginaires » de Schwob, illustrées par Labisse et le fait que dans deux de ces gravures figure un scorpion lui semble assez significatif, Labisse semblant tisser entre nous un fil de même nature que les précédents. Cette conviction s'accroît lorsque nous découvrons la reproduction d'un tableau du même peintre, représentant une femme qui voit apparaître comme un double, de l'autre côté d'une fenêtre, un homme dont la tête est celle des statues de l'île de Pâques.

Je prends connaissance d'un texte que m'a apporté Jean-Louis et dont l'auteur Marc Bancquart, m'est encore inconnu. Il y est également question du *Portrait de jeune fille* de Cranach.

25

10 DECEMBRE. — Je rencontre Marc Bancquart et ai ainsi l'occasion de m'assurer que Jean-Louis et lui ont découvert le tableau de Cranach à des époques différentes et n'en ont jamais parlé entre eux avant d'écrire l'un et l'autre leur texte. Marc a surtout été attiré par les mains de la jeune fille, main dont l'humidité était pour lui celle d'une femme venant de faire l'amour.

Nous parlons alors du scorpion et Marc me montre la chevalière qu'il porte à la main droite. Un dessin étrange y est gravé, sorte de Swastika étirée en longueur et dont les deux branches latérales, légèrement décalées l'une par rapport à l'autre, sont prolongées de chaque côté de la barre verticale, dessin qui, m'assure Marc, est une représentation primitive du scorpion.

Je venais à cette époque d'écrire un texte dans lequel je n'avais pas manqué de noter très brièvement, l'apparition subite du scorpion dans ma vie. J'avais, en feuilletant un livre sur les *a Animaux vivants du monde*, été frappé par la photographie d'un insecte, le bélostome géant qui, disait la légende, reste le jour dans l'eau et vole la nuit. Cette particularité me parut s'accorder assez bien avec le texte que j'écrivais et j'y insérai cette image :

« ... Tandis que, semblables au bélostome géant, cet insecte qui, le jour, vit dans l'eau pour s'envoler après le coucher du soleil, nous allons nous glisser parmi les chicanes du délire et les couloirs de pulpe bleue... » Je devais, deux ou trois jours plus tard, apprendre que cet insecte appartient à la famille des nêpes ou scorpions d'eau.

QUI VIVE

.....
5 JANVIER 1947. — Les scènes se font de plus en plus fréquentes à la maison. Je suis en butte, de la part de ma mère, à des sollicitations particulièrement suspectes. Je me rends fort bien compte de son but : me séparer de ma femme. Elle s'efforce de mettre en jeu un couple de forces parallèles. Elle veut d'abord transformer Eaudine en « parfaite ménagère » de manière à la déféminiser et ensuite me favoriser en toutes occasions dans l'espoir que la jalousie éloignera Eaudine de moi.

Hier au soir, après une scène au cours de laquelle je fus sur le point de l'assommer, ma mère décida que nous devions nous séparer. Ce matin elle perd toutes les cartes d'alimentation. Nous sommes donc obligés de rester en attendant d'avoir de nouvelles cartes. Celles-ci devront être faites à la mairie de Maisons-Laflitte, ce qui créera un nouveau lien matériel entre Maisons-Laflitte et nous.

2 FEVRIER. — Hier au soir après une nouvelle et terrible scène, nous avons définitivement quitté Maisons-Laflitte.

Mon père, qui jusqu'à présent était demeuré assez lucide pour tenter de prendre notre parti, s'est acharné sur Eaudine et sur moi.

Heureusement, un ami, Jean B..., était présent, et nous aida à emporter la plus grande partie de nos affaires. Nous vivons, en attendant, dans une chambre rue des Poissonniers, précédemment occupée par notre ami.

Ce matin, j'ai besoin au moment de me mettre au travail, de journaux pour recouvrir la table. Je tire, au hasard, une brochure d'une pile de papiers abandonnés là par Jean. Elle est ouverte sur la photographie d'un gros scorpion avec ce titre : « La bête noire de l'Afrique ». La brochure est une revue pharmaceutique, « la Revue des Spécialités », n° 9, octobre-novembre 1934. J'ignore comment elle peut se trouver là.

C'est la première apparition du scorpion depuis la visite de Jean-Louis, quelques jours après notre installation chez mes parents.

26

.....
II

Tout était donc prêt le 12 juin 1946... Si, sans l'intervention de Jean-Louis, nous n'aurions jamais pu partir pour la Suisse, il n'est pas moins certain que si, durant ces deux mois j'avais écrit à mon ami, je n'aurais pas manqué de lui parler du scorpion et l'apparition de celui-ci lors de notre première rencontre eût été particulièrement sujette à caution.

.....

...Je ne rêve plus de longs souterrains où j'étouffe. Après de durs combats la période œdipienne de ma vie est terminée ou à peu près. Je suis né le 20 décembre 1944 mais c'est le 2 février 1947 que s'est clos le premier chapitre de ma lutte pour la vie. Je rêve maintenant presque chaque nuit d'un étang tiède où je me plonge doucement et si « chaque ondulation du suave élément » se presse contre moi « comme un sein délicat », ce sein c'est la flamme mouillée que je retrouve tous les soirs dans la paume de ma main.

Il s'est fait dans ma vie un glissement de la chauve-souris au scorpion, du vampire à la nuit vierge et la bête cruelle à la naissance mystérieuse a quitté sa cave pour m'apporter le message de l'eau nocturne. Ce message est gravé sur la plaque trouvée au fond du Lac Majeur et si j'ignore le nom que les autres ont donné à ce fruit absolu que je découvris quelques jours plus tard, il ne fait pour moi aucun doute que ce soit le tien, avec sa première syllabe liquide, ce nom que je t'ai donné au début de notre amour.

C'est une femme qui, dans le tableau de Labisse, voit apparaître de l'autre côté de la fenêtre la tête de pierre grise et c'est dans ce tableau que viennent se croiser deux séries de coïncidences, celle du scorpion et celle de l'île de Pâques. Point n'est besoin que cette femme tourne la tête vers moi pour que je reconnaisse ton visage.

27

Ton visage également dans cet étrange tableau de Brauner « La fleur du double » que nous laissa Stauffacher avant de partir pour la Suisse et qui, peut-être, joua pour moi, par rapport à lui, le même rôle que la gouache de Labisse par rapport à Jean-Louis. Car dans ce conte à l'usage des enfants, tous les fils tendus entre mes amis et moi semblent avoir été tissés par des mains de femme, ces mains dont la qualité humide attira un jour Marc devant le tableau de Cranach. Prédominance de la nuit et de l'eau, des symboles nocturnes et féminins.

C'est sur la porte de la cave que je découvris mon premier scorpion, et cet animal ne me piqua pas ; c'est entre les deux battants de la porte de sa chambre que, dans la « Maison des Sortilèges », la femme écrase le scorpion ; et dans la nouvelle de Paul Bowles la bête va jusqu'à pénétrer dans la bouche de la vieille femme de manière à ne plus faire qu'un avec elle. Prédominance de la nuit et de l'eau — Lac Majeur, Eaudine, Sylvie, conjonction visuelle du scorpion et de la lune, Fontaine de jouvence, Bain avec Andromède, scorpion d'eau — et je me souviens que lors de notre première rencontre Marc me déclara de ce point de l'esprit « d'où les contraires cessent d'être perçus contradictoirement », que, seule, la femme peut nous permettre de l'atteindre.

Le scorpion est venu m'apporter le message de l'eau nocturne, le message de la libération et de la rupture totale avec l'enfance, et il me faut maintenant justifier ce rôle en étudiant le *jeu* du scorpion dans la nature et dans l'imagination de l'homme. De là à forger un nouveau mythe prométhéen où l'animal ailé est vaincu d'avance...

UN SIXIÈME SENS

par Marc Jancquart

entre la présence matérielle de la femme aimée et cette sensation affolante de déroute en moi, se creuse une marge d'ombre inquiétante que rien ne saurait combler. Une marge qui n'a pas à être comblée mais définie. Mais les mots ne peuvent plus servir à cette tâche. Comme un double invisible près de cette femme m'apparaît, légèrement décalée vers l'arrière, cette marge à nommer. Pas plus une quatrième dimension qu'une sensation fugitive, profondément humaine, faite de tout cet inconnu d'un corps vivant, je la sens vivre et battre près de moi, à ma droite. Comme un oiseau qui part, chacun de ces gestes vers elle, chacun de ces regards intérieurs que je lance dérape silencieusement. Un grand drame de merveilleux, ici, dénoue ses fils. A la portée de la main, c'est cette chose déconcertante, ce sourire terrible comme la mort ou la vie : la femme. Plus loin que chacun de ses gestes, une réalité formelle bouge en elle d'un mouvement doux inexorable auquel je ne sais résister

au petit jour c'est l'encadrement d'une porte de verre où elle se tient nue devant moi, parée de toutes ses larmes anciennes. Sa peau blanche comme un verre de lampe est celle de mes rêves. Sur elle l'eau glisse immobile. Son visage fermé, chargé de toute sa nuit, elle est une grenade mûre qui n'éclatera pas, qu'en ces petits rires aiguisés qui brisent de longues portées de sécurité. Quelque chose comme un oiseau, avec la forme inquié-

tante des ailes repliées et tout le mystère de l'œuf se trouvent en elle. Je ne saurais plus dire quel est son visage, à jamais perdu, pour moi sans importance, le cœur en fusion de la terre. Et voici qu'un peintre nous apporte la vision énigmatique d'un monde. Je pense à la « scène d'érotisme sévère » de Max Ernst (1927). A nos yeux étonnés c'est un bloc cru jeté en pâture comme une dépouille ramenée des antipodes où nous glissons sans épines, sans failles, sans qu'un seul geste nous soit donné. La vue pour un primitif d'une perceuse sensible du dernier modèle ne serait pas plus compréhensible que pour nous ce tableau.

ce que le peintre a vu, il l'a rapporté avec une fidélité que nous avons toutes les raisons de croire parfaite. C'est une image fermée sur elle-même qui ne laissera rien percer de son secret. Le peintre ne l'explique pas, il montre

et cependant un certain aspect viscéral de cette scène me frappa d'une telle manière qu'à un an de distance je m'en souvins lorsqu'il s'agit pour moi d'éclairer avec de plus amples données ce problème dont je parle plus haut. Et je pus rapprocher cette sensation de l'inexplicable impulsion qui me fit un jour traverser entièrement l'une des salles du Louvre et m'amena devant le portrait de jeune fille de Lucas Cranach, sans que j'eusse rien senti d'autre que la respiration opaque de ses mains. Voici ce que j'en écrivais alors :

« un trouble de miracle dense autour des racines et trajets perdus. Pour que la montée merveilleuse de ces seins surgisse hors des chaînes sombres d'une colline, j'essuie le visage du verre. Mais son froid se mouille d'une sueur de ventre. Comme une chemise propre attachée en plein vent dans toute la rigueur bafouée de ses plis, des torrents calmes de nuages en longs échevaux coulent sur moi

VN SEXE ETRANGE QVE CES MAINS. Près du baiser à l'oreille et de la coulée chaude humide de l'amour. Un peintre patient de précision cherche de tout son corps et sa tête est une flèche torride qui serpente vers le fond d'entrailles véridiques. Un peintre empl

QUI VIVE



Lucas Cranach
Portrait de jeune fille
Cliché Cahiers d'Art

d'arrêtés vivantes, ayant perdu les oreilles, les yeux, et le goût, livré lié à un mystère éblouissant, n'en connaissant que ce SIXIEME SENS de la qualité humide : LE SENS VISCERAL. Tombent quelques gouttes d'eau, non pas perdues mais dirigées vers un nulle part terriblement sûr. Passent quelques têtes de serpent vénéneuses, rouges de pluie. Une vitre d'après-midi grise. Au delà je ne sais plus »

31

un sexe étrange que ces mains... Ce sont celles tièdes humides d'une femme après l'amour, follement belle d'une pureté que ne dément pas le visage et cette bouche mordue, rouge sans fard. Nu, posé comme des ailes de chair vive sur le ventre de la jeune fille, ce mystère étonnant de la femme. Le même exactement que celui dont Max Ernst recevait sa « scène d'érotisme sévère ». Aux visages écrasés disparus, sans corps, ces êtres soudés ensemble battent d'un même rythme qui n'est plus celui du sang. Masse aux merveilleuses complications formelles, aux repos sombres et cachés d'un mouvement à vitesse de plante, c'est celle que cherchaient les rêves, la marge d'ombre sur ma femme. Et les tableaux Véclairèrent, d'autres encore maintenant et cette photographie bouleversante « primauté de la matière sur la pensée » (Man Ray). Au milieu des faux pas, des trébuchements sans nombre, dans un éclair fixé comme un papillon sur le mur voici que mes yeux rencontrent cette clef. Cette marge d'ombre est un monde qui baignait les tableaux. En monde sans dimensions où je désespérais de l'atteindre. Elle me paraît plus claire sans cesse évanouie dans mes bras, maintenant que je vois par sa chair, par son ventre. Une femme découverte.

que d'autres respectent la mère, l'épouse, que d'autres méprisent et recherchent à la fois la putain, lune changeante la femme seule m'est donnée à vivre. C'est un nom qui a le même son que celui de la matière. Merveilleusement perdu, loin des mots à comprendre et de toutes les intelligences. Son instinct de chair m'est donné, cette chose bouleversante, sans forme, qu'est la masse de l'œuf. Sans marge. Le SIXIEME SENS DE LA QUALITE HUMIDE : LE SENS VISCERAL.

AUJOURD'HUI

PLUS QUE JAMAIS

par René Reboul

Une défense de la poésie ? Et pourquoi pas ? Mais je préviens ceux qui attendent de nous des lumières sur la conception, la recherche et la forme poétique, que nous comptons placer en tête de nos préoccupations non pas une esthétique mais une **LIGNE D'ACTION**.

Il faut enfin que la poésie devienne, au même titre que toute activité humaine, autre chose qu'une distraction et qu'elle se justifie, par là même, aux yeux de ceux qui ont décidé de changer le monde. A ceux qui ne lui demandent que rêve et dépaysement nous ne saurions apposer que défiance et refus.

Certes, nous ne connaissons que trop le complot qui se forme autour d'elle. Celle qu'on appelle « élite » est aujourd'hui efficacement entraînée au dressage des quelques fauves qui hantent les rues. L'art d'accommoder le poète n'a pas plus de secret pour elle que celui qui consiste à « mater les rebelles », « étouffer la révolte dans l'œuf », ou encore « assagir les esprits ». Expressions commodes qui jettent un voile sur la politique d'ARRET du monde très chrétien.

La lutte ouverte, menée au grand jour comme elle le fut en Allemagne nazie contre tout ce qui naissait de la liberté et de la spontanéité, est un crime qui ne peut qu'exalter notre désir de révolte. Mais la société actuelle n'aime pas les « martyrs », ces quelques hommes résolus qu'on réduit au silence et à l'impuissance. Elle s'en méfie et elle a raison. Elle préfère envelopper ses victimes d'une soie brillante qui remplit double office : immobilisant la proie, elle la dérobe aux yeux des foules.

Nous devons reconnaître, ici, que cette entreprise d'occultation a pu être facilitée grâce à « l'étrangeté » même de certains poètes. Quelle aubaine lorsqu'à cette étrangeté les surréalistes ajoutèrent enquêtes et recherches si radicalement nouvelles que seuls quelques initiés pouvaient les estimer à leur juste valeur. Il était presque certain que les masses humaines que l'on oppose si stupidement à « l'élite » ne pourraient suivre qu'à grand-peine les traces de ceux qu'on leur peignait comme des aventuriers peu sûrs.

En dernier ressort, les châteurs à gage usèrent d'une tactique fort simple : ils donnèrent droit de cité aux fauves. « Epoque de plein épanouissement », nous diront plus tard les manuels. Il m'est souvent arrivé de songer à tout ce que ces mots sous-entendent de douloureuse dispersion de force contre laquelle quelques hommes ne peuvent réagir.

C'est que la société capitaliste et bourgeoise commence à prendre sourdement conscience du péril que pourrait constituer pour elle une poésie concertée qui révélerait l'homme à lui-même et lui ferait ressentir le MANQUE dont il souffre, l'absurdité de sa condition présente, pour, au lieu de la subir, la refuser et la transformer.

Il reste acquis aux surréalistes d'avoir su, dans une assez belle mesure, disloquer l'alphabet de la sensibilité, d'avoir tenté — sans y parvenir complètement — de détruire l'effigie hideuse d'un art paradoxalement *écarté* des préoccupations les plus immédiates de la vie.

Nous voyons s'accumuler dans le vieux monde les éléments d'une proche explosion. La fracture mortelle d'Hiroshima plonge au coeur même de la « saine raison » et y jette le désordre. Les certitudes s'écroulent. Peut-être le monde commencet-il à comprendre qu'il y aurait danger à pousser la compromission à ses extrêmes limites.

Il apparaît que bientôt la misère et la richesse ne pourront plus voisiner. Il apparaît que la torture, l'emprisonnement, le massacre élevés au rang de nécessités d'Etat ne font dès maintenant que précipiter la chute d'une civilisation occidentale complètement pourrie.

C'est pourquoi nous ne nous laisserons ni séparer de l'homme dans sa totale inquiétude, ni reléguer dans la « chapelle de l'art » pour nous y livrer à de petits sacrilèges inoffensifs. C'est pourquoi nous ne nous laisserons pas dire les mots ce trêve », « concorde », « silence ». Qui ne voit que de tels mots d'ordre achèvent d'accréditer l'impuissance de l'homme? Veut-on donner naissance à cet hybride définitif et monstrueux qui rêvant la vie et s'emmurant des ses rêves, éperdument désireux de vivre, se laisserait cependant tuer pour la cause d'un ordre qu'il a la faiblesse de croire irréversible?

Mais aujourd'hui plus que jamais nous savons que notre justification n'est pas ailleurs que dans cette conscience révolutionnaire. Aujourd'hui plus que jamais nous savons tout ce que l'on est en droit d'espérer de la poésie et de la création. Notre position est nette : la poésie doit être mise au service de la révolution et y être considérée comme une arme sensible dont nous ne nous reconnaissons aucun droit de mésuser.

Aujourd'hui plus que jamais nous qui sommes du côté du *mal* au sens où l'entendait Engels, « nous ne perdons pas de vue qu'avec tous nos semblables, nous concourrons à la ruine de la bourgeoise, à la ruine de son BIEN et de son BEAU » (Paul Eluard).

SI
j
i
i
i
P
P
I
I
I
I
S
I

CAHIERS QUI-VIVE

Ce premier cahier n'a pu être réalisé que grâce aux souscriptions recueillies. *Un* deuxième cahier est en préparation auquel nous voudrions donner plus d'importance. Mais les difficultés matérielles que nous rencontrons sont nombreuses.

A tous ceux qui ont pris intérêt à la lecture de ces textes, à tous ceux qui voient au delà des tâtonnements inévitables, et nous font confiance, nous demandons aide et critique.

Ecrivez-nous et faites parvenir votre souscription le plus tôt possible.

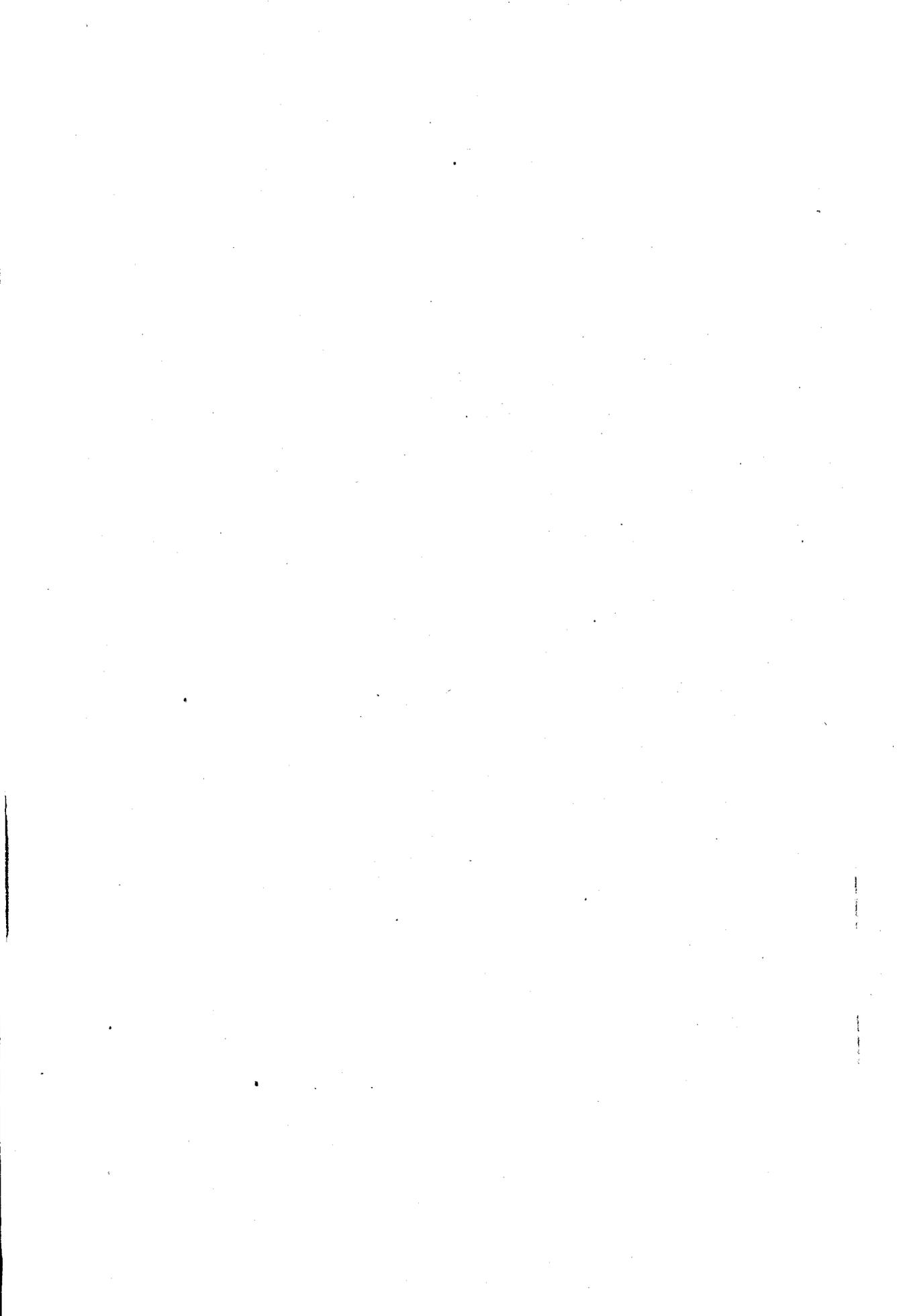
NOM

ADRESSE

souscris pour la somme de 500 frs
500 frs

Les cahiers paraîtront quatre fois par an.

Retourner ce bulletin rempli à Mr. Bédouin, 24 quai du Louvre, Paris 1^{er}. Paiement par mandat ou chèque postal C.C.P. Bédouin 2579-54 Paris.



DE CE PREMIER CAHIER
IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
CENT EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 100

Ex. no 37